

Catéchèse 5 du 1^{er} février 2015 Le mystère du mal

Introduction :

Mystère : signifier par là que le mal n'est pas un problème qui doit trouver sa résolution. Il demeure, par-delà toute analyse, impossible à « solutionner ». Mais dire qu'il est un mystère ne veut pas dire qu'il est totalement opaque pour la compréhension. L'homme ne peut en avoir qu'une approche partielle, l'éclairage que l'on peut apporter sur une dimension du mal, laisse dans l'obscurité bien d'autres dimensions. Une lumière totale sur le mal est impossible. Prétendre avoir compris la place du mal, son sens, son origine et sa finalité relève de l'idéologie. Nous voyons pourquoi le mythe adamique lance comme un interdit à l'homme cette connaissance du mal (il ne peut manger du fruit de l'arbre de la connaissance du bien et du mal). Comprendre le mal serait se donner l'illusion que l'on est en surplomb du mal (on reste en partie immergé en lui comme en la vie elle-même) : ce serait alors la position de Dieu.

L'expérience du mal : tout discours sur le mal est toujours précédé d'une expérience du mal : injustice (dès l'enfance), souffrance (à tout âge de la vie), deuil, trahison, violence, maladie... etc (les expériences sont multiples). Cela marque le discours que l'on tiendra sur le mal. Ainsi, l'exégèse nous apprend que les récits de création dans la Bible, sont des récits postérieurs à beaucoup d'écrits de la Bible. Ils sont placés dans un ordre chronologique qui ne correspond pas à l'ordre de rédaction. Le mythe adamique qui y est déployé est donc tout sauf « primitif » ou naïf. Il est le fruit d'une longue expérience et méditation de l'épreuve du mal.

Le malheur : il reste que cette expérience du mal se manifeste en l'homme comme malheur : (il revêt une dimension affective et morale). L'homme ne peut en rester à un pur point de vue objectif, comme s'il n'était pas affecté par ce mal : l'homme est affecté (mal subi) et il se rend compte qu'il affecte (mal commis) aussi les autres (dimension affective), et que cela renvoie tout homme à un questionnement (c'est la dimension morale avec la question insondable du pourquoi : moi, et cela est arrivé, et à untel plutôt qu'à un autre...) et du comment (faire face à ce malheur).

Ce malheur peut essentiellement se dire comme **une perte** (un deuil). C'est très important pour comprendre et peut-être saisir une dimension essentielle (et difficile à expliquer), du récit de genèse : le mal n'est rien, au sens où il n'est jamais premier, il n'est créateur de rien, il n'engendre rien.

Faire le récit de ce mal/malheur est ce qui marque la limite de toute pensée qui veut comprendre et maîtriser. L'impossible et nécessaire récit : raconter, faire le récit (donc induire de la continuité, de la cohérence, du sens, dans ce qui est venu faire rupture, incohérence, absurdité). Sens de la Bible avec le récit des origines : impossible et nécessaire récit du mal à travers l'impossible récit des origines. Enjeu pour notre humanité, notre manière de vouloir être homme, donc de nous humaniser. Dire justement par le récit, un langage, que nous ne sommes pas – comment le dire – de la nature brute, mais du langage, du verbe, mais du verbe crucifié, du verbe qui ne peut avoir le dernier mot et qui pourtant doit raconter sans cesse. Tout homme qui a subi l'épreuve du mal en fait le récit : oral ou écrit (on pense en ce moment aux récits des rescapés des camps de concentration). S'il ne le peut, ce mal reste enfoui en l'homme (expérience des « taiseux » de la première guerre mondiale qui ne pouvaient raconter dans le cercle familiale l'horreur traversée). Mais faire le récit ne veut pas dire que l'homme s'est mis à distance de ce mal ou qu'il l'a compris et donc d'une certaine manière maîtrisé (on pense au suicide de Primo Levi qui a pourtant écrit le récit le plus

« juste » de son expérience concentrationnaire, et dont Eli Wiesel dira qu'il a été 40 ans plus tard une victime d'Auschwitz).

I – Les deux récits de création : Genèse 1 et 2.

Le second récit, plus sombre : celui de l'Adam (tiré de la terre) puis de la Vivante (Ève), de leur relation, de la tentation et de la transgression de l'interdit qui mène à l'expulsion de l'Eden, est en réalité premier. Le récit de la création en sept jours qui nous sert de portique à l'ensemble de cette bibliothèque qu'est la Bible est second (il est plus récent). Il n'est donc pas plus naïf et comporte une affirmation qui peut paraître étonnante. Voyons ! Toute pensée ou récit qui s'affronte au mal s'affronte à trois questions : Qu'est-ce que le mal (quelle est sa nature) ? Qui est responsable du mal ? Pourquoi y a-t-il du mal, pourquoi sa présence ? Les deux récits de création s'interrogent et répondent à travers le mythe adamique et celui de la création en sept jours.

- Qu'est-ce que ce mal ? Sa nature ? Le récit de la création en sept jours est très intéressant. Contrairement aux mythes du moyen orient qui rédigent des cosmogonies (genèses du cosmos) où un affrontement entre des divinités bonnes et mauvaises engendre notre monde, composé de bien et de mal, le récit biblique dit quelque chose d'étonnant : un seul principe – Dieu – commande à la création de ce monde : il dit, cela est, et c'est bon. Le sixième jour, alors que les vivants terrestres et l'homme sont créés, cela est déclaré « très bon ». Ce récit servira bien sûr d'appui à toute la pensée chrétienne qui affirmera : « le mal n'est pas, il n'a pas de nature ». Autrement dit, le mal n'est pas un principe qui permet d'être, d'exister. Le mal n'est pas une puissance qui serait équivalente à Dieu, pas plus qu'il n'est en Dieu. Le mal est toujours une privation de ce qui est, une perte, une destruction, voire un anéantissement. Cela s'enracine bien sur notre expérience du mal comme malheur (perte, deuil). Cette pensée nous fait effectivement regarder autrement la création (elle qui gémit dans les douleurs de l'enfantement, qui n'est pas un produit fini mais en genèse constante) : elle est bonne. Être sur un astre qui vit peut engendrer pour l'homme destruction est malheur, mais en soi, cela n'est pas un mal, pour donner un exemple. Et plus encore, c'est une manière de regarder l'homme qui est très intéressante. À ma connaissance, un seul philosophe a affirmé clairement la bonté originelle de l'homme (Rousseau), contrairement à tant d'autres qui n'y ont vu qu'un être de nature voué à la lutte pour assurer sa survie et ses intérêts (Hobbes : *homo homini lupus*). Comment-regardons nous ce monde et l'homme ?
- Et pourtant, ce mal qui est perte, malheur, je le fais, je le subis. « je fais le mal que je ne voudrais pas et je ne fais pas le bien que je voudrais » dit Saint Paul. Il y a comme une fracture dans la volonté de l'homme. Sans doute parce que l'homme est désir avant d'être volonté réfléchie. C'est la responsabilité morale de l'homme. Le combat de toute vie. Cette expérience est centrale chez l'homme. Dès que l'on interroge les humains, c'est bien ce mal que nous nous faisons les uns aux autres qui apparaît comme l'expérience la plus éprouvante du mal. Dans le récit biblique, c'est bien lorsqu'il y a relation entre Adam et Ève que le péché est introduit. Comme si une perversion de notre liberté nous amenait à le commettre. Si l'on en restait là, l'homme pourrait indéfiniment s'accuser dans une culpabilité sans fond. La tentation est grande et fonctionne bien : accuser et s'auto-accuser sans cesse pour avoir maîtrise sur le mal, même si cette maîtrise est illusoire et destructrice. La tentation peut prendre de multiples visages entre le pervers qui ne reconnaît aucune responsabilité et celui qui voit dans tout mal une punition d'une faute commise. Dépasser l'accusation, accepter la responsabilité semble indiquer un chemin pour surmonter ce mal dans le pardon

possible. C'est en tout cas le chemin qu'indique Dieu pour que l'homme ne meure pas mais vive.

- Le mal n'est pas que le mal actuel que je commets ici et maintenant. Le mal est déjà là, il me précède et me conditionne sans me déterminer. C'est ici qu'on introduit la dimension tragique du mal. La présence mystérieuse du serpent (le plus rusé de tous les animaux) dit le mystère de cette présence déjà là. La Bible, notamment dans les psaumes, avec les prophètes, redira cela avec les thèmes de l'insuffisance d'un volontarisme, expérience de l'impuissance de l'homme, de la fragilité et de la misère de l'homme, de l'homme divisé (mots, comme écart, déviation, voie courbe, errance, égarement, vanité, exil, captivité...). Des puissances traversent l'humanité (mort péché), qui ne relèvent pas de la faute individuelle. Un mal irréductible à la somme des responsabilités est là. Il y a un mal qui ne se laisse pas analyser en terme de culpabilité individuelle : collectif (Babel), mal de l'avoir, du pouvoir. Or naître ici et maintenant, c'est se trouver déjà marqué par du collectif, de la culture, de l'injustice et de la violence institutionnelle. Il y a donc une face sombre, comme une masse immergée de l'iceberg, qui ne permet pas de résoudre le mal en terme de faute, de punition et de mauvaise volonté de la part d'un homme libre et à qui il suffirait de vouloir.

Ce dernier aspect, tragique, sombre, irréductible, mystérieux, empêche toute clôture d'un récit trop clair qui nous donnerait le sentiment d'avoir compris, de maîtriser. Ainsi, la Bible va peu à peu se mettre à distance du Dieu de rétribution : celui qui récompense le juste et punit l'injuste dès ici et maintenant. Les prophètes ont contesté cette vision. Le livre de Job la remet en cause. Le Dieu qui fait justice ici et maintenant sur un modèle juridique de faute et de punition dès maintenant peut aussi mener au fanatisme religieux guerrier : puisque dans la réalité cela ne fonctionne pas, alors un pouvoir humain se substitue à Dieu et rend justice en son nom.

II – Le langage de la Croix. La passion du Christ :

- Le mal n'est pas une illusion, pas plus que ce monde. Le mal s'affronte, il est épreuve.
- Anesthésier en moi la souffrance n'est qu'une manière de reculer pour mieux sauter, et peut-être de laisser agir ce mal à mon insu.
- Je ne peux rester indifférent au mal tant qu'il ne m'a pas touché : solidarité.
- Chercher le coupable indéfiniment et demander réparation ou s'accuser soi-même ne permet pas un franchissement. Je peux bien sûr, et même je dois trouver un responsable si une culpabilité est avérée. Mais au-delà de cette « cause », comment vais-je dépasser le malheur qui m'éprouve. Logique punitive ou de culpabilité insuffisante.

Jésus ne donne aucune réponse rationnelle satisfaisante au mal. Il n'en donne pas le pourquoi et la raison (question de l'effondrement de la tour de Siloé). Le mal s'affronte et, par sa passion, cet affrontement se dessine comme une traversée, une pâques, un passage. La perte occasionnée par le malheur, on ne peut y échapper. Il y a une dimension de deuil, de mort, inéluctable dans l'existence. Cette mort sera-t-elle l'occasion d'une possible renaissance ? Le mouvement qui consiste à consentir, à « lâcher prise » sur ce sur quoi je n'ai pas pouvoir, ne signifie nullement en revanche la mort de mon humanité, et même de ce qu'il y a de plus lumineux (et fragile) en mon humanité. Cela ne signifie nullement qu'il faille ne pas entrer dans le combat, tout au contraire. Dieu apparaît alors, non pas comme cette puissance tutélaire qui serait sensée nous protéger de tout mal, mais comme la puissance qui suscite la vie, la fait

renaître, la ré-suscite. Puissance qui appelle à la confiance, à la foi, dans cette affrontement au mystère inéluctable du mal.

Expérience relatée par Etty Hillesum : elle vit l'Europe qui sombre dans le chaos du nazisme et des fascismes. Elle dira de manière très crue : que toute cette saloperie qui est autour d'elle, pour qu'elle se soit ainsi répandue est aussi en elle, qu'elle y participe aussi d'une manière mystérieuse. Sa traversée, son chemin pascal (son passage) est de comprendre qu'en ces circonstances extrêmes, Dieu n'est pas celui qui va tout arranger miraculeusement. Elle saisit que Dieu est au cœur de son humanité, dans ce qui demeure fragile, blessée, et que c'est cela qu'il faut préserver comme notre bien le plus précieux. Qu'il faut « veiller sur Dieu en nous ».